

Parler à mots ouverts

Autor(en): **Dach, Margrit von / Baur, Margrit / Meylan, Elisabeth**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **73 (1985)**

Heft [12]

PDF erstellt am: **22.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-277749>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

PARLER A MOTS OUVERTS

Nous publions ci-dessous quelques extraits des textes parus dans l'anthologie « Zwischenzeilen » (cf. ci-dessus). La traduction est de Perle Bugnion-Secretan.

MARGRIT VON DACH

« Je me pose simplement des questions, dit la femme.

Il n'y a pas de questions à se poser, répond l'assistant.

Je me pose quand même des questions. »

(Extrait de : Geschichten vom Fraülein. Ein Wörter - Buch - Verlag Sauerländer, Aarau, 1982).



Photo Francis Siegfried, Bienne

ELISABETH MEYLAN

« A vingt ans, je voulais faire des choses qu'on puisse voir et tenir. Je voulais tordre du fer, tailler des pierres. Je m'attaquais avec le ciseau et le marteau à de puissants blocs de granit. Et en même temps, je voulais saisir tout ce qui m'entourait par le dessin et la peinture : les allées et venues des passants, avec leurs visages et leurs expressions, les variations du jour éternellement changeant. Mais les journées étaient trop courtes pour toutes mes entreprises, et les nuits n'y suffisaient pas. On les passait entre amis à discuter Pollock, Tobey, le Modern Jazz Quartett, Sartre, Hiroshima

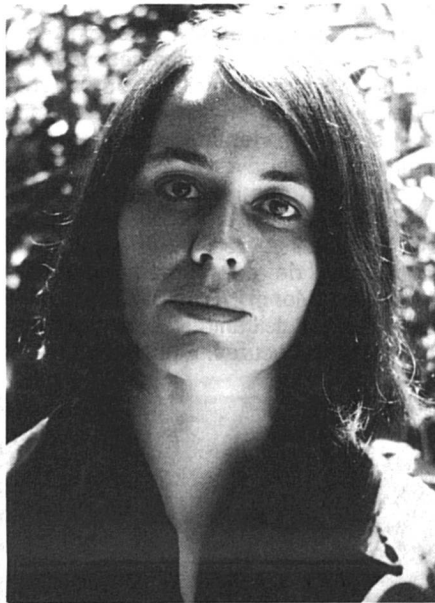


Photo Die Arche, Zurich

mon amour, Orfeu Negro. Peut-être vaudrait-il mieux que j'écrive, laissai-je un jour tomber pensivement dans la conversation.

Allons donc ! rispostèrent les autres, tu pourras toujours écrire plus tard. Quand tu sera vieille. Ou si tu es malade. »

« Ne plus courir après les mots, les laisser venir à moi, chacun avec sa figure unique. Des nuées de mots. Et quelque chose d'inattendu surviendra, le premier vers d'un poème, le début d'une histoire. J'aime les poèmes qui commencent comme les romans, avec des personnages qui entrent et sortent. Peut-être naîtra-t-il un poème sur la vie ou peut-être sur la mort. En ce moment, je crois que la vie va l'emporter. J'aimerais qu'il surgisse un poème léger, insouciant comme l'homme que je vois peindre l'entrée de sa maison couleur de ciel. J'aimerais y apparaître, moi aussi, écrivant sur ma machine, et les rideaux verts qui folâtraient dans un courant d'air. J'aimerais qu'on ne sente pas que ma phrase va s'achever. J'aimerais que mon poème reste grand ouvert... »

(Extrait de : Im Verlauf eines einzigen Tages, Arche Verlag, Zürich, 1978).

MARGRIT BAUR

« Qu'est-ce qui compte ? Que je sois assise ici et essaie toujours et encore d'arriver quelque part, en m'appuyant sur mes phrases comme sur une barrière ? Peut-être. Et même s'il est prouvé depuis longtemps qu'une barrière n'empêche pas de glisser dans l'abîme. Elle bouge à chacun de mes mouvements, mais je ne la lâche pas. Je ne connais rien de plus ferme.

S'il est exact que rien dans ma phrase n'indique que je suis une femme, cela me semble à moi aussi faire problème. Je n'ai pas d'explication satisfaisante, seulement un soupçon. Cela paraît tenir au fait que la langue dans laquelle j'écris est pour moi une langue étrangère. Plus encore ici que partout ailleurs, c'est un langage d'homme. Presque tout ce qui nous atteint en allemand est écrit par des hommes : journaux, discours, conférences, livres. Ils déterminent le modèle, et nous le suivons. Dans notre pays, l'élément féminin n'accède pas à la littérature (ist nicht literaturfähig). Nos mères et nos sœurs parlent en dialecte.

Il n'y a aucune raison d'attendre de moi des dispositions exceptionnelles d'intelligence ou de courage simplement parce que je suis écrivain. C'est une mystification de considérer l'écrivain comme un

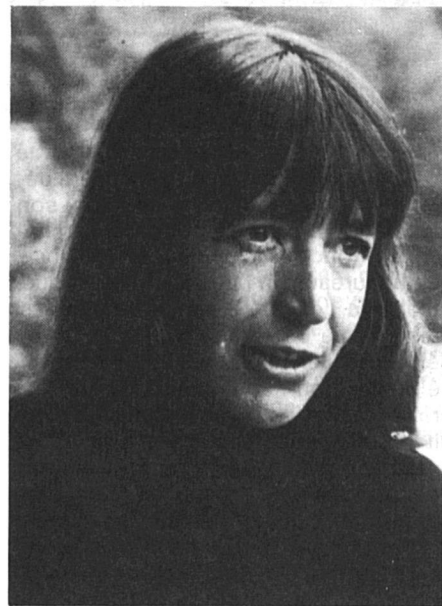


Photo Béatrice Eppler

être à part, et je me réserve le droit de ne pas correspondre au mythe. Je suis écrivain, c'est une profession un peu spéciale, mais ce qu'on m'attribue de singulier ne dépasse pas ma table à écrire. Dès l'instant où je pose mon crayon, je veux être libre de l'obligation d'être un être à part. »

(Extrait de : Überleben. Eine unsystematische Ermittlung gegen die Not aller Tage. Suhrkamp Verlag, Frankfurt, 1981). ▽